

PER
P-26
EX. 2

S

LE PASSE-TEMPS

LITTÉRATURE

Musique = Théâtre = Mode = Sport

ABONNEMENT

Un an..... \$1.50
Six mois..... 0.75
Payable d'avance.

MONTRÉAL, 5 OCTOBRE 1895

VOL. I.—No 17.

LE NUMÉRO, 5 CENTS.

BUREAU

No 26 Sainte-Elisabeth
Boite 2169 MONTREAL



Mme VANDIRIC ESSIANI

Forte chanteuse de grand opéra de la troupe de l'Opéra-Français de Montréal

Le Passe-Temps

REVUE BI-MENSUELLE

Paraît le 1er et le 3^{me} samedi de chaque mois.

ABONNEMENTS :

1 an \$1.50 | 6 mois 75 cts.

Payable d'avance.

Les demandes de numéros-specimens devront être accompagnées de 5 cents.
Toutes communications devront être adressées

LE PASSE-TEMPS,
26 Ste-Elisabeth,
Montréal.

Boîte postale 2169.



Depuis la dernière quinzaine, le temps a marché et nous voilà entrés dans l'automne. La saison est belle et la campagne, avec ses arbres qui portent des gammes de couleurs allant du vert éclatant au pourpre, présente un aspect ravissant. Par malheur, cette période automnale est de courte durée et les frimas nous menacent sérieusement. Déjà l'on doit fermer les fenêtres et se protéger, matin et soir, contre les morsures de la bise.

Adieu, chaleur ! adieu, longues journées ! Le froid et l'obscurité arrivent et, pour quelques mois, il faut renoncer aux plaisirs de l'été. Cette renonciation sera d'autant plus facile que l'hiver n'est pas sans charmes et que depuis quelques années il se montre plus clément qu'autrefois. Du reste, avec la troupe française, les jours sombres s'illuminent et nous avons le droit de compter sur des récréations recherchées.

A l'heure où j'écris ces lignes, l'Opéra est à la veille d'ouvrir ses portes, et les artistes auront fait leurs débuts à Montréal au moment où l'on lira ces lignes. J'ai tout lieu de supposer que ces débuts seront heureux, et j'en juge ainsi à cause des antécédents de tous les chefs d'emploi. Si les Montréalais prennent goût à l'opéra, l'hiver n'aura plus désormais que des attraits.

Une convention monstre a eu lieu à Chicago. Cette convention a été réunie par l'élément irlandais des États-Unis, dans le but de prendre les mesures les plus propres à assurer l'indépendance de l'Irlande.

Jusqu'à présent, on a fait beaucoup de bruit et peu de besogne, et il est présumable que toutes les tentatives de ce genre avorteront aussi piteusement. Sait-on quel a été le projet qui a réuni le plus d'adhérents ? C'est le projet de former une armée de volontaires, armée qui se rendrait sur les lieux et qui opérerait un coup d'audace en s'emparant du territoire irlandais. Quand on est maître du territoire, on est maître du reste et l'on peut facilement décréter l'indépendance d'un pays que vous tenez en votre pouvoir. Seulement, voilà ! la croisade irlandaise se mettra-t-elle jamais en route ?

Le procès de Demers prend des proportions fantastiques. On se demande quand il finira. L'accusé a sensiblement regagné dans l'opinion publique qui, un moment, lui était tout à fait hostile.

Plus les témoignages se multiplient, plus il semble évident que Demers pourrait fort bien être tout à fait innocent du crime odieux dont on l'accuse. A côté des preuves morales, des présomptions qui semblent l'accuser, il y a des preuves solides qui tendent au contraire à l'innocenter. Tels sont, par exemple, les témoignages de la famille Bergeron, d'après lesquels la défunte aurait été vue par trois personnes, le jour du crime, à midi et vingt minutes. Or, si la victime était vivante à cette heure, il est matériellement impossible que Demers ait commis le crime.

Attendons que le jury ait prononcé sur le sort de ce malheureux avant de nous livrer à des critiques prématurées : mais nous trouverons dans ce procès des faits de nature à provoquer des réformes dans la machine judiciaire, réformes de haute importance et qui s'imposent.

Un mariage fashionable est sur le point d'être contracté entre deux

puissantes personnalités : la fille du millionnaire américain Vanderbilt et le duc de Marlborough. Ce sera un mariage des plus fastueux, car les parties sont immeusément riches, mais nous croyons qu'il y a autre chose qu'une union matrimoniale en jeu. Nous croyons surtout qu'il y a dans cette union, bien assortie du reste, une manœuvre adroite de quelques gros financiers qui désireraient faire échec à une puissante compagnie.

L'avenir se chargera de dire si nos prévisions sont justes. Et, si elles le sont, on devra reconnaître que les princes de la finances ont parfois des moyens originaux de maintenir leur royauté.

Nous apprenons avec un réel chagrin que notre confrère Léon Ledien, l'élégant chroniqueur du *Monde Illustré* de Montréal, est gravement malade à Québec. Nous faisons des vœux très sincères pour son prompt rétablissement et nous présentons à sa famille éprouvée toutes nos condoléances, en attendant que nous ayons la satisfaction de nous réjouir avec elle de la fin de cette maladie.

Une autre nouvelle douloureuse nous est parvenue ; c'est celle de la mort d'un des plus illustres savants du siècle : Louis Pasteur.

Le célèbre savant a acquis tant de droits à la reconnaissance générale, que tout le monde est en deuil par suite de ce trépas. Et c'est bien véritablement à cause de l'admiration qu'il avait fait naître que la douleur publique est si intense et si manifeste, car le savant ne laisse pas son œuvre incomplète. Avec le souci qui caractérise les vrais grands hommes et les hommes utiles à leurs semblables, Pasteur a eu soin d'initier à ses travaux une pléiade de jeunes savants qui peuvent continuer son œuvre. Les Roux, les Chamberland, les Grancher, les Strauss, les Nocard, etc., peuvent suppléer au maître absent et répandre ses bienfaits avec le même savoir, la même libéralité.

La mort de Pasteur n'est pas seulement un deuil national pour

la France, c'est un deuil universel qui sera porté dans toutes les parties du monde.

SILVIO.



MME VANDIRIC ESSIANI

Nous publions en première page le portrait de Mme Vandiric Essiani, la forte chanteuse de grand opéra et d'opéra de la troupe du théâtre français.

Nous n'avons pas ici à faire l'éloge de cette artiste. Un premier prix de conservatoire, pour le grand opéra, l'opéra et l'opéra comique, voilà la recommandation la plus éloquente même auprès des plus exigeants. Mme Essiani fait actuellement sa seconde saison dans l'Amérique du Nord; elle était en 1893 à la Nouvelle-Orléans avec Montfort, le baryton si bien connu à Montréal.

Mme Essiani fera ses débuts à Montréal lundi prochain comme Eléonore dans le *Trouvère*. Ce sera une révélation pour notre public.

M. FERDINAND DÉO

M. Ferdinand Déo est le fort ténor de la troupe de l'opéra français. Son emploi indique de suite que c'est dans le genre relevé d'opéra qu'il est destiné à briller. Une réputation fort brillante marque la carrière de cet artiste qui, d'après ce que nous avons entendu aux répétitions, possède une voix jeune, mais exercée et qu'il conduit avec assurance. On s'aperçoit dès les premières notes que les difficultés de la gamme n'existent pas pour son gosier. M. Déo a l'habitude de la scène et sait se costumer admirablement.

Voici ce qu'un journal français disait de cet artiste après une représentation des *Huguenots* :

La deuxième représentation des *Huguenots* a été donnée pour servir de second début à notre fort ténor, M. Déo. Elle a été pour lui un long succès. M. Déo a chanté la difficile romance : *Plus blanche que la blanche hermine*, de façon à rallier tous les suffrages; les braves prolongés de son auditoire lui ont prouvé le plaisir qu'il éprouve d'être enfin en possession d'un fort ténor pouvant tenir tout le répertoire.

Et plus tard.....

"A quelque chose malheur est bon," dit le proverbe.

M. Dastrez étant indisposé dimanche a été remplacé dans le rôle de Faust par le fort ténor. M. Déo a chanté *Faust* très brillamment, et les nombreux spectateurs n'ont pas eu à se plaindre de ce changement de distribution.

Signalons également ces lignes d'un journal de Dijon après une représentation de la *Favorite*.

Constatons tout d'abord le succès de M. Déo dans la reprise de la *Favorite*. Notre fort ténor s'est surpassé, la partition a été pour lui une suite interrompue de succès. Il a chanté le quatrième acte avec une maîtrise inusitée sur notre scène.

Nous ne savons si c'est une idée erronée, mais il nous semble que cette franche émission des sons que nous avons constatée dimanche



M. FERDINAND DÉO

Fort ténor de la troupe de l'Opéra-Français

pourrait bien être due à la liberté complète de respiration que permet le costume du moine.

Quoi qu'il en soit, M. Déo mérite des éloges. Voilà un rôle qui dès les premières notes affirmées, lui sied à merveille.

Terminons en disant que M. Déo est âgé de 27 ans, qu'il est né à Bordeaux et qu'il fera ses débuts à Montréal lundi prochain comme Manrique dans le *Trouvère*.

Quelqu'un demandait un jour devant Auber à Alfred de Musset, qui ne se mettait pas, on le sait, volontiers au travail :

—Eh bien! où en êtes-vous de votre nouvelle pièce :

—Elle avance, répondit l'auteur de *Rolla*.

—Oui, il a déjà fait les entr'actes, ajouta Auber en souriant.



La dernière quinzaine théâtrale a été des mieux remplies. L'Académie de Musique fait des efforts inouïs pour maintenir sa réputation de premier théâtre anglais à Montréal, en faisant paraître tour à tour dans ses salles les maîtres de la lampe, Irving, Herrmann, Melba, tout en inscrivant, sur ses listes, les engagements de Salvini, de Russell et de la divine Sarah.

Je ne sais si les impresarios trouvent bon compte en venant à l'Académie, mais ce qu'il y a de certain c'est que rarement ce théâtre fait salle comble. Le public murmure contre l'exorbitance du prix des places quand ces troupes, à réputations souvent aussi gigantesques que leurs réclames, donnent des représentations.

Avouons-le, c'est un peu raide de payer \$5 pour satisfaire sa curiosité et plus souvent sa vanité. C'est pourtant, m'assure-t-on, le prix qu'il faudra payer pour un fauteuil d'orchestre si l'on veut entendre Mme Melba et quelques artistes de talent, vendredi soir.

Loin de moi l'idée de vouloir prétendre que les roulades de Mme Melba ne valent point le prix qu'on en demande. Je sais que cette artiste est une chanteuse-légère, dont la voix, suave, mélodieuse, transporte au septième ciel tout un auditoire, mais je prétends que c'est trop exiger du public montréalais que de vouloir trop lui dorer la pilule en la lui faisant payer le prix d'un diamant.

☆

Voici la distribution du *Songe d'une nuit d'été* que l'on donne pour les débuts de la troupe d'opéra-comique à l'Opéra, jeudi soir :

Shakespeare.....	MM. Adrien Barbe
Falstaff.....	Geoffray
Latimer.....	Sylvan
Elisabeth.....	Mmes Conti-Bossy
Olivia.....	Alice Cléry

Le *Songe d'une nuit d'été* (Midsummer's Night Dream) de Shakespeare, est universellement connu. Mais il ne faut pas du tout confondre le poème du grand poète anglais avec le livret du "Songe" tel qu'écrit par MM. Rosier et de Leuven et pour lequel Ambroise Thomas a écrit la musique.

Il ne faut pas songer à trouver dans cette pièce les personnages et les ravissantes inventions de Shakespeare.

Puck, Obéron et Titania font place à Elisabeth, Shakespeare, Latimer, Falstaff, Olivia. Ce n'est pas non plus par leur beau côté que les auteurs du livret ont tracé les caractères de la reine et du grand William.

Au début de l'intrigue Elisabeth et sa demoiselle de compagnie Olivia se sont trouvées séparées, on ne sait comment, du cortège royal. Elles sont poursuivies par des matelots, et se réfugient dans une taverne où Shakespeare est occupé à s'enivrer avec des compagnons de débauche. La reine, masquée, entreprend en vain de ramener le poète national à un genre de vie meilleur. Il se moque de ses sermons, continue à boire et roule sous la table; c'est un spectacle doublement hideux. Elisabeth ordonna à sir John Falstaff, gouverneur de Richemont, de faire transporter Shakespeare dans le parc de ce palais.

C'est la nuit; les eaux du lac, les arbres éclairés par la lune, tout semble concourir à abuser les sens de William à son réveil. Il entend, en effet, des sons mélodieux; puis il voit une forme blanche; une voix se fait entendre: c'est celle de son génie, qui lui reproche ses égarements et le menace de l'abandonner. Le poète, un instant sous l'empire de cette apparition, ne tarde pas à s'apercevoir que son bon génie n'est autre qu'une femme charmante. Olivia prend la place de la reine, effrayée de sa situation. Un amant d'Olivia, Latimer, témoin des empressements de Shakespeare, le provoque en duel. La lutte a lieu immédiatement, et Latimer tombe après quelques passes. Olivia se trouvant mal, et secourue par la reine, a trahi l'incognito royal. Shakespeare croit avoir tué lord Latimer. Il s'enfuit et va se jeter dans une rivière. On l'en retire évanoui, et il est ramené à son domicile. La reine, après avoir donné à Falstaff et aux autres acteurs de la scène nocturne l'ordre d'oublier tout ce qu'ils ont vu, fait venir Shakespeare. Le poète se croit aimé de la reine; il arrive transporté d'amour et il s'entend

traiter de visionnaire. Elisabeth seule prétend pitié de son désespoir et dit au poète:

Que les événements de cette nuit soient un songe pour tout le monde, hormi vous.

☆

Quelques détails intéressants sur les artistes de l'Opéra.

M. Geoffroy est bâti comme un Hercule, a une voix de stentor, est beau garçon et, malgré ses trente ans un peu mûrs, n'a pas encore mis son humble personne au service d'une légitime moitié.

M. Castel est aussi un célibataire endurci. Sa voix a souvent semé le trouble et la discorde dans les rangs féminins. On me dit qu'il a fait autant de victimes par les crocs de sa moustache que par l'ampleur de sa voix. Il y a de l'étoffe chez lui. C'est bien pourquoi il n'est jamais employé en doublure.

M. Adrien barbe porte binocle, a les allures d'un don Juan et porte des vêtements à la ville, d'une coupe irréprochable. Il serait encore garçon si l'attrait qu'il semble manifester pour le beau sexe sur la scène ne l'eût convaincu que le véritable bonheur était dans les douceurs du conjugo.

M. Sylvan, comme tous les ténors dont la voix ne va pas se percher avec éclat au faite des tours Notre Dame est loin de dominer par la taille une épouse qui n'a nulle envie d'être récalcitrante.

M. Déo fait cependant exception à cette règle et quoique pas très grand il paraît fort capable d'"Exterminer les sarrasins" sans efforts et selon les règles lyriques posées par l'auteur de *Roland à Roncevaux*.

M. Vérard chante comme un.... diront vulgairement plus d'un de nos compatriotes. Pour cet artiste l'épichète ne sera qu'un éloge quand il se sera familiarisé avec les incongruités de notre argot national. M. Vérard est frileux et s'inquiète déjà du vent qui siffle dans les arbres dénudés, de la brise qui descend de la montagne.

Si le bonhomme Hiver en fait une statue de glace, nous croyons qu'il sera fort digne de remplacer la statue d'Adonis au palais de glace du prochain Carnaval. Qu'il se méfie.

M. Perrier a des yeux qui font rêver à Blaise Pascal et à son frère roseau pensant. Mince, un peu élané et flexible sur les doubles tiges qui supportent son auguste personne, il fait rire en apparaissant et une exubérante hilarité se dégage de tout son être.

Il diffère cependant du grand moraliste par un détail fatal. Il est marié.

M. Gilbert ressemble à Jouanne sans être le moins du monde le même personnage sur la scène.

(Voir la suite au prochain numéro).

☆

On donnera lundi le *Troufère* avec la distribution suivante probable:

Manrique	MM. Déo
Comte de Luna	Castel
Fernand	Prunet
Eléonore	Mmes Essiani
Azucena	Bennati

Les opéras à l'étude sont *Norma Mireille* et *La Dame Blanche*.

☆

Les amateurs de haute tragédie vont au Queens cette semaine entendre M. James O'Neil. Le répertoire de cet artiste comprend *Virginius*, *Monte Cristo* et *Le Courrier de Lyons*. C'est dans cette dernière pièce que déjà Sir Henry Irving a soulevé tant de critiques adverses en France.

O'Neil est magistral dans *Virginius*.

Ce même théâtre annonce *Wang* pour la semaine suivante.

☆

On donne *A Railroad Ticket* au Royal cette semaine,

Avec une troupe qui donne une interprétation hors ligne et à la tête de laquelle figure un artiste de haute valeur, Eugène Caufield, le public peut être assuré de passer deux heures à se divertir agréablement.

L'intrigue de cette pièce est un méli mélo fort attrayant, tout parsemé de chansons et d'incidents comiques.

Le Royal, avec des troupes de ce genre, verra sûrement se continuer la popularité si grande dont il jouit depuis tant d'années.

La troupe qui viendra la semaine prochaine sera une véritable surprise pour les habitués.

☆

Le Parc Sohmer a solennellement clos la saison d'été, dimanche dernier. Le programme, fort attrayant du reste, a donné ample occasion à la foule d'applaudir et de bisser les artistes.

Comme on le sait, ce populaire lieu d'amusements, pendant la saison d'hiver, n'ouvre ses portes que les dimanches, et, dès les premiers froids, la salle est chauffée à la vapeur. Nous savons d'avance que MM. Lavigne et Lajoie, les propriétaires, ont pris toutes leurs mesures pour s'efforcer de ne donner à leurs clients, cet automne, que des spectacles de premier ordre, avec des

artistes de haute volée, et dont l'engagement ne sera pas éternel.

Le prix d'admission reste toujours à 10 centins.

✱

Je suis à me demander si Debri-gny n'a pas un nombre suffisant d'amis pour le faire sortir de la cellule où l'inflexible justice l'a fait entrer il y a 15 jours. C'est comprendre drôlement la liberté de la personne que de forcer un homme à rester en prison parce qu'il n'a pas d'argent pour payer un créancier impitoyable.

✱

Mlle Hélène Mignon a toujours du succès à l'Eden, rue St-Laurent.

✱

Réponse à un curieux.....

Dans nos théâtres d'opéra, le *coryphée* est le chanteur qui sert de chef d'attaque à chaque partie des chœurs, et qui, tout en faisant sa partie dans l'ensemble, se trouve parfois chargé d'exécuter un solo plus ou moins important ; il y a par conséquent, un *coryphée* pour les ténors, un pour les basses, un pour les premiers et un pour les seconds dessus de femmes. Les choristes de la danse ou figurants ont aussi leurs coryphées.

✱

Par *doublure* au théâtre on comprend un acteur de deuxième, troisième ou quatrième ordre, destiné à remplacer au besoin un chef d'emploi et à jouer les pièces de peu d'importance ou dans les rôles insignifiants : Les doublures composent ce qu'on appelle la troupe de fer blanc.

Le public pourra se faire une faible idée de la valeur des artistes de la troupe de l'Opéra-Français quand il saura que la forte chanteuse, Mme Sésanne, qui était à Québec, la saison dernière, n'a pu obtenir que l'emploi de 2ème Dugazon dans la troupe de Montréal. Mme Sésanne s'appelle maintenant Mme Valéry.

IVANHOE.

La scène se passe chez un casino où un pianiste s'est efforcé de faire oublier à son auditoire les mélancolies atmosphériques.

Quand il a fini, et après les applaudissements de rigueur, un vieux monsieur s'approche :

—Je tenais à vous féliciter personnellement en qualité de confrère.

—Ah ! monsieur est pianiste aussi ?

—Pas du tout ; je suis chirurgien.

Ahurissement du virtuose.

Mais le vieux monsieur, avec un malin sourire, d'ajouter :

—Ne devons-nous pas, l'un et l'autre, notre réputation à des morceaux détachés ?



Les femmes, décidément, hésitent de plus en plus à s'affubler de pantalons (*bloomers*) pour aller en bicyclette. Il est vrai que ce costume ne sied guère aux pédaleuses dont l'embonpoint dépasse le moins du monde la moyenne. Elles ont aussi tout à risquer en montant en bicyclette ; leurs mouvements sont dangereux, et, si elles font une chute, c'est toujours désespérant de voir les efforts inouïs qu'elles doivent faire pour monter en selle.

Rarement un cavalier complaisant voudrait se risquer à leur servir de point d'appui et se couvrir de ridicule devant les insuccès répétés qu'elles ne manqueront point de provoquer maladroitement.

⊙

Ce que bien des élégantes ignorent, c'est qu'il existe à Montréal des clubs de femmes où tous les jeux athlétiques sont en honneur. Les "émancipées" du sexe vont même plus loin et font, dans le silence recueilli des vastes salons qu'elles fréquentent, maintes parties de "bluffs" de billard, fument d'excellents havanes et ingurgitent à petits traits des liqueurs enivrantes qui répugneraient à Bacchus même.

⊙

Certaines de ces dames viennent parfois prendre leurs ébats dans la salle d'exercice de la rue Craig, où elles font fureur sur leurs bicyclettes ou tandems qu'elles mènent à une allure plus qu'exagérée.

⊙

Il semble bien assuré que le combat entre Corbett et Fitzsimmons aura lieu au Texas, et cela en dépit des protestations conjointes du gouverneur, de l'attorney-général, des juges et d'une grande partie de la population de Dallas.

LA LEGENDE DE L'AIGLE

LE CRI DE L'ABIME

Les Anglais occupaient la crête de la montagne d'Alcoba, entre le couvent de Busaco et la gorge, et ils dominaient entièrement le camp des Français. La position paraissait imprenable ; il fallait cependant l'attaquer.

Le 27 de septembre, Ney fit éclater les trompettes et donna le branle aux tambours !

Cette position gardait la montagne, et s'enlevait en plein ciel, enveloppée de gouffres.

Au bout d'une heure, sans qu'on eût pu deviner quelles ailes gigantesques avaient porté quatre mille hommes si haut, le maréchal et deux régiments de grenadiers apparurent à vingt pas des Anglais !

Aussitôt les gueules des canons s'ouvrirent, et les rouges mitrilles s'envolèrent vers les colonnes françaises ! Haletants, Ney et ses troupes tombaient contre les affûts, s'écrasaient dans les flammes, fondaient sous les fumées, s'élançaient, croulaient, et surgis de nouveau, hardis comme des cibles, ressuscitaient écharpés à la pointe des fusils anglais ! Pendant l'assaut trois cents hommes étaient morts ; l'attaque en supprima cinq cents. Ils tombaient par grappes lourdes, mais derrière eux, d'autres soldats accouraient, buttaient, faisaient place à d'autres... A la fin, les canons se turent, égosillés ; la ligne ennemie frissonna, et les canonniers roux, les hauts carabiniers anglais s'enfuirent.

—En avant ! cria le maréchal.

On se mit à leur poursuite sur le plateau ; — mais soudain la terre trembla... un grand pan de terrain se fendit, et lancée en plein vertige, une masse effroyable d'hommes, dont mille Anglais et quatre cents Français fit la culbute on ne sait en quel abîme ! Les combattants qui restaient n'entendirent qu'une vaste clameur, une fugitive et siffiante lamentation lointaine... puis plus rien ne demeura sur la montagne que l'espèce d'écho d'un hué sourd, — et l'épouvante, le silence, des troupes atterrées qui reculaient.

* **

Vers trois heures du soir, un parlementaire anglais descendit l'Alcoba, se fit indiquer la demeure du maréchal, et alla prévenir Ney que Wellington désirait lui parler au sujet de la catastrophe du matin.

Alors seulement, Ney parut se réveiller. Depuis le combat, il vi-

vait dans une hallucinante stupeur, et son domestique installé devant la tente, ne laissait plus entrer personne. Il se leva enfin, et se fit appeler le chef du 2e corps :

—Reynier, tu vas me suivre. Commande un capitaine et une compagnie.

Le général s'inclina ; et une minute après, la troupe gravit la montagne.

Là haut Wellington attendait, pâle encore entouré de ses officiers.

—Monsieur le maréchal, dit-il d'une voix rapide, vous devez être autant que moi intéressé à la vie des braves gens qui sont tombés dans le gouffre de l'Acoba ce matin. Il n'existe plus d'ennemis, à cette heure, mais des malheureux.

Ney s'avança, et les deux chefs se serrèrent la main.

—Il faut immédiatement leur porter nos secours !

—Nous aurions dû le faire plus tôt, dit le maréchal, mais l'épouvante m'a glacé les idées ; c'est la première fois de ma vie que j'ai peur.

En causant ainsi, les généraux et leurs suites s'étaient arrêtés devant le gouffre. Un entonnoir de rochers, dont le soleil brûlait l'ouverture, se dilatait à la surface du plateau, comme un immense baillement, et creusant la montagne, s'enfonçait droit dans la terre, en de nocturnes profondeurs. Ney, Wellington et les officiers se penchèrent... De cette gueule affreuse, toujours tendue, sans cesse ouverte, immobile et insensible, surgissait une trombe de vent froid. Les têtes en furent fouettées.

—Il faut y faire descendre quelqu'un, dit simplement le maréchal. Wellington frissonna, et quelques visages, dans l'état-major anglais, pâlirent.

Ney, homme d'action, se retourna.

—Des cordes, commanda-t-il. Capitaine, avez-vous un homme ?

—Oui, maréchal.

—Faites-le venir.

—Le capitaine "regarda" sa troupe, et un grenadier sortit.

—Il fera de son mieux ; c'est un Basque, dit l'officier en le présentant.

Le soldat enleva son uniforme, se lia les reins, lança dans une grimace un rapide et comique salut à son capitaine, et la corde se défila. On le vit un moment descendre le talus, avec sa culotte de grenadier, un fort bâton dans le poing,—et au bout d'une minute il s'évanouit dans le noir... Là, on lui cria :

—Ça marche ?

—Oui, lâchez la corde...

Alors, un Anglais voulut descendre aussi. C'était un montagnard. Wellington le proposa.

—Non, dit le maréchal, votre Ecosse pourrait cogner mon homme en chemin. Or, celui qui est parti à mauvaise tête ; il en profiterait pour attaquer, et nos deux hommes se battraient suspendus par nos cordes sur le gouffre. Au lieu d'avoir des renseignements, nous remonterions deux cadavres.

Wellington ne répondit pas. La descente se faisait rude ; la corde flottait...

—Ce sont des arbres, des rochers qui l'arrête, fit un officier :

On cria :

—Hoop !

La corde se tendit, et une voix déjà lointaine s'élança de l'abîme.

—Je ne vois rien... lâchez...

Un mystérieux frisson secouait la corde. Quatre officiers rangés à la file en faisaient glisser un bout, de temps en temps. Ça ne marchait pas vite. L'homme en bas, n'y voyait qu'avec ses mains, et se tortillait sans doute en pleines ténèbres...

—Hoop ! hola ! crièrent ensemble les grenadiers.

De plus en plus basse, élargie, assourdie comme un écho de bourdon, une clameur s'exhala du gouffre :

—Enc... ore, lâch... ez !...

Il y eut un autre arrêt. Sans rien qui pesât "au bout de lui," le câble s'étala en vagues spirales, puis redevint rigide. Alors on ne lâcha que quelques mètres,—mais impatient, Wellington se retourna :

—Qu'on aille chercher le moine.

Un major s'écarta et revint suivi d'un Minime.

—Monsieur le maréchal, dit Wellington, voici un religieux qui pourrait nous dire s'il existe sur un des flancs de l'Alcoba une *issue* dont nous puissions nous servir pour sauver plus promptement nos hommes. J'ai arrêté ce moine ce matin.

—Interrogez-le, dit Ney.

—Mon père, dit aussitôt Wellington, parlez-vous le français ?

Le Minime dit "oui," d'un signe. Il avait penché le cou, et sa tête maigre et pelée, aux longs yeux caves, s'avança comme celle d'un gypaète.

—Vous êtes du pays ; vous devez connaître l'Alcoba.

La tête du moine s'avança encore :

—"Oui," fit-il.

A ce moment, les soldats qui tenaient la corde sentirent comme un vide au bout de leurs bras. L'homme ne pesait plus...

—Hoop ! ho... ooo ! crièrent vingt gorges.

Il y eut un silence, et un fil de voix que les oreilles tendres saisissaient à peine au passage arriva jusqu'à la gueule du trou :

—Enc... oore... lâche... eez...

Le moine n'avait rien entendu. Wellington lui dit alors :

—Mon père, un malheur est arrivé. Ce matin, quatre mille hommes se battaient à l'endroit où vous êtes. Soudain, la masse de terre où ces braves se poursuivaient s'est écrasée sous leurs pas, et une foule a été précipitée dans cet abîme.

—Quatre cents des miens, fit Ney.

Mille des nôtres, dit Wellington. Y a-t-il un moyen de les retrouver, d'en sauver quelques-uns ?

D'un identique mouvement, ils levèrent la tête comme s'ils eussent voulu accaparer, chacun pour les siens, la bienheureuse réponse du moine,—mais ils virent ceci d'effrayant : la taille du moine s'était abattue, et dans les plis amples de son froc, à genoux sur la terre, il pria *déjà*, il pria et se lamentait en silence, courbé en deux, pantelant d'horreur, la tête scellée à ses points joints, le regard en bas, dans le plus profond de l'abîme.

—C'est donc fini... murmura un officier.

Ney eut un tremblement, pivota sur ses grosses bottes, et fit un signe... Cinquante voix hurlèrent ensemble :

—Hooô... la... a !...

On avait "défilé" quatre cents mètres de corde, et il n'en restait qu'un dernier paquet, dix mètres au plus. On écouta... et au bout d'un instant, pénibles, cinq ou six mots arrivèrent à la clarté du grand jour :

—J'entends... maintenant... ant... Descendez la co... orde !...

On en lâcha quelques mètres, il y eut un nouvel arrêt. Les souffles se turent dans les poitrines, et d'autres mots, du fond de la terre, s'en vinrent effleurer le bord du plateau :

—...entends... voix d'hommes... mais loin... loi... oin... un cri, même cri toujou... ours... Descendez en-co... o... ore...

On abandonna les derniers mètres, et on lia le câble à un poteau ; puis quelque chose de brûlant sécha les gosiers ; la voix, au bout d'une grande minute, monta :

—...plus possible d'avanc... encore cri... On cri... i... ie...

Une bouffée de vent coupa la voix. Ce que clamait l'homme se mêlait aux grondements de l'on ne sait quelle autre voix qui était celle de l'ombre, du rien, du vide.. Ney se pencha, hurlant :

—GRENADIER ! QUE CRIE-T-ON ? QU'ENTENDS-TU ?...

Cent voix reprirent, comme un seul tonnerre :

—Qu'entends-tu ?...

Le formidable orage fit un plongeon dans le gouffre. Les parois se

le lançaient à la face, accrochaient la clameur au passage, la rejetaient en bas comme à coup de gifles ! — Puis, il y eut un silence ; toutes les figures s'étaient penchées autour du moine en prières, comme dans les cathédrales, au moment où le prêtre élève l'hostie trois fois sainte... Ce qui allait monter de l'abîme était la réponse de l'éternel, de l'inexprimable, et, en effet, sans doute l'homme suspendu entendit, car longtemps après avoir écouté, sa voix spectrale, souffle de voix gelée, si lointaine qu'elle avait perdu tout accent, renvoya du fond de l'abîme ces quatre mots éperdus : — J'ENTENDS... J'ENTENDS CRIER : VIVE L'EMPEREUR !...

GEORGES D'ESPARBÉS.



La semaine dernière a été célébré, en la chapelle du Sacré Cœur, église St-Jacques, le mariage de M. Arthur St-Charles avec Mlle Blanche Racette.

Le 23 septembre, à l'église Notre-Dame, le révérend M. Troie a béni le mariage de M. Edmond Gaumond, de Québec, avec Mlle Elise Bégin, de Lévis.

Le 24 septembre a été célébré au Sault-au-Récollet le mariage de M. Joseph Moore et de Mlle Marie Chopin, fille du docteur Chopin, de cette localité. Les époux sont partis en voyage de noces.

M. Charles LeSimple, l'éminent violoncelliste, a donné un "at home" musical, vendredi dernier, au Recital Hall, rue Ste-Catherine. M. LeSimple vient de terminer un voyage en Allemagne et en France et partout il a été cordialement reçu. Il a étudié au conservatoire de Cologne et il semble qu'il ait hérité des talents de son père, le grand artiste et l'ami personnel de Wagner. Hier, M. LeSimple a été l'objet d'une réception des plus flatteuses. Remarqués dans l'auditoire : Mme George Drummond, Mme Archie Parker, Mme Chester, Philadelphie, Mme Sutherland Taylor, Mme Granger, M. de St-

Phaele, du consulat français et beaucoup d'autres.

Lundi, le 30 septembre, en l'église St-Louis de France, a été béni le mariage de M. Lanoix, médecin, de Fall River, Mass., avec Mlle Gabrielle Maillet.

M. Edouard Larose, dentiste, servait de témoin à la mariée et le marié était accompagné de son père.

Mardi, le 1er octobre, a été célébré, à St-Louis de France le mariage de M. H. H. Decelles, surintendant de la compagnie d'assurance, "La Canadienne" avec Mlle Blanche Labelle, fille de l'organiste bien connu.

POESIE

POUR UN ALBUM DE JEUNE FILLE

Quand vous étiez petite fille,
Vous souvenez vous que, souvent,
Dans l'être la flamme qui brille
Et disparaît au même instant,
Vous causait une joie immense ?
Que de fois vous avez voulu
Toucher à ce fruit défendu
Dans votre candide innocence !

Votre maman, craignant les suites d'un tel jeu,
Disait : ne jouez pas, fillette, avec le feu !

Maintenant, vous voilà bien grande,
Dieu vous a guidé dans vos pas,
Qu'il fasse que votre âme entende
Ce que je vais dire tout bas ;
Il est encor une autre flamme
Plus dangereuse, c'est l'amour,
Et qui, sans briller, en un jour
Peut consumer un cœur de femme...

Il faut être prudente, avec elle aucun jeu,
Ah ! ne jouez jamais avec ce traître feu !

PAUL PRÉVILLE.

LA CUISINE

Potage milanais.—Faites un bon velouté avec du consommé blanc que vous laissez bien dépouiller pendant une heure et demie.

Faites une liaison avec six jaunes d'œufs, un demi-litre de crème double ; liez votre velouté en ajoutant à votre liaison la valeur de 125 grammes de fromage râpé, gruyère et parmesan.

Passez à l'étamine votre potage lié, ajoutez un bon morceau de beurre, faites des croûtons avec du macaroni cuit et jetez les dans votre potage. Servez.

VIENT DE PARAITRE

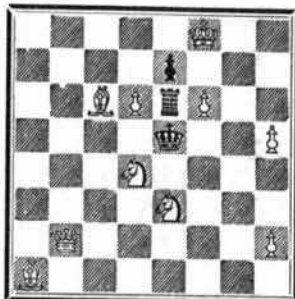
UN SONGE, HÉLAS !—Romance créée à Montréal par M. Adrien Barbe, premier ténor de l'Opéra-Français. Albert Turcotte, éditeur, Montréal. En vente dans tous les dépôts.

LES ECHECS

PROBLEME No 17

Par M. A Gilbert.

NOIRS



BLANCS

Les blancs jouent et font mat en 2 coups.

SOLUTION DU PROBLEME No 16

Blancs

Noirs

1 D 7 CD
2 C 2 D éch
3 D 7 CR mat

1 P pr C (ou ABC)
2 R joue

(A)

1 D 7 CD
2 C de 5 D à 3 R éch
3 D pr P mat

1 P pr P
2 P 4 D

(B)

1 D 7 CD
2 C 2 D éch
3 F 3 R mat

1 P 4 R
2 R 5 D

(C)

1 D 7 CD
2 F 6 F éch
3 C 2 D mat

1 R 5 D
2 R joue

RECREATION

No 17—CHARADE

De deux notes, ami, que tu maries ensemble
Tu fais naître un pr^lat : Clovis le voit et [tremble.

Solution de la dernière devinette :—Foin.

UN CONSEIL PAR QUINZAINE

Moyen d'arrêter les douleurs dans les cas de brûlure.—Il suffit de faire couler sur la partie malade, lentement et sans interruption, le contenu d'un siphon d'eau de seltz.

Fragment de dialogue entre maris désabusés :

—Ah ! si c'était à refaire ! Si j'avais su de quel bois étaient faits les nœuds de l'hyménée.

—Il y a, mon cher collègue, beaucoup de chênes et peu de charmes !

C'EST · UN · REVE ...

MÉLODIE TIRÉE DU *SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ*

A. THOMAS.

ALLEGRO LEGGIERISSIMO.

p mezzo voce.

C'est..... un rê - ve qu'il s'a - chève à l'ins - tant,

pp

PIANO.

Ped. douce.

smorz.

Ce..... dé - li - re peut sé - duire un mo - ment. Son

pp suivez.

char - me trop loin nous en - traî - ne, Pour le ban - nir, ah! quel tour - ment,..... Et moi -

dim.

mé - me, moi qui suis Rei - ne, Sou-vent je dis en sou - pi - rant.....

pp

C'est..... un ré - ve qu'il s'a - chève à l'ins - tant, Ce..... dé -

Sea.....

pp

dim. *pp rit.*

li-re peut sé - duire un mo - ment, C'est un ré - ve de po - é - si - e, Qu'il s'a -

s.....

pp *rit.*

Ped.

chève en ré - a - li - té, Et de - vienne u - ne co - mé - di - e, Le son - ge d'une nuit d'é -

té..... C'est..... un ré - ve qu'il s'a - chève à l'ins - tant,

pp

pp

Ped.

*

Le dé - li-re qu'il ins - pi - re doit sé - duire un mo - ment, un seul mo - ment, un

pp

seul..... mo - ment, un..... seul,.... un..... seul mo - ment.

pp

Ped. douce.

8.....

Ped.

*

ROMANCE SANS PAROLES

CH. GOUNOD.

MODERATO.

PIANO.

The first system of musical notation consists of two staves. The upper staff is in treble clef with a key signature of one sharp (F#) and a common time signature (C). It begins with a piano (*p*) dynamic marking. The lower staff is in bass clef with the same key signature and time signature. The music features a steady accompaniment in the left hand and a more active melody in the right hand.

The second system continues the piece with two staves. The right hand features a melodic line with some grace notes and slurs, while the left hand provides a consistent harmonic and rhythmic foundation.

The third system shows further development of the musical themes. The right hand has a more prominent melodic role, often moving in eighth-note patterns, while the left hand maintains its accompaniment.

The fourth system continues the piece, with the right hand playing a series of chords and moving lines, and the left hand providing a steady accompaniment.

The fifth and final system of the page concludes the piece. The right hand ends with a final chord and a melodic flourish, while the left hand provides a final accompaniment. The piece ends with a double bar line.



La mode est femme et, par conséquent, capricieuse. Elle va, s'en va, revient, sans qu'on puisse jamais savoir au juste comment ni pourquoi.

Tantôt elle restitue, tantôt elle improvise. Elle fait volontiers de l'avenir avec du passé, et elle est tellement instable que, avec elle, le présent n'existe guère. C'est désespérant pour les élégantes, mais la chose n'existe pas moins.

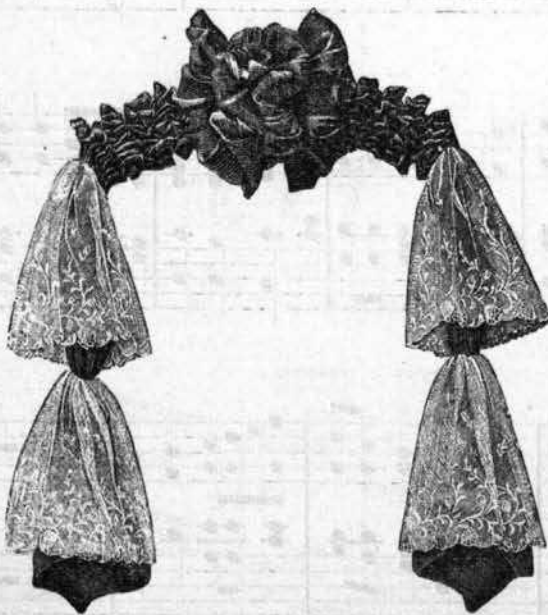
Mais, depuis quelques saisons, la mode a fait la paresseuse et est presque demeurée stationnaire. On a vécu sur les modèles anciens, car, vraiment, les jupes plus ou moins larges et les blouses ne sont pas faites pour révolutionner nos jolies mondaines en les enthousiasmant.

La fourrure, qui ne se portera jamais avec des tissus communs, reste toujours un ornement très élégant

L'hermine, remise à la mode l'hiver dernier, ne se prête guère pour orner les toilettes de ville ; elle est d'un aspect trop froid, trop grande dame, pour se commettre dans la rue ; mais si on l'allie à une fourrure sombre, elle produit le meilleur effet.

Le lapin, le chat et une quantité d'animaux dont le nom nous est familier, deviennent, grâce à l'industrie, des parures recherchées. La teinture et la manière d'apprêter les peaux sont devenues presque un art.

On imite toutes les fourrures, jusqu'au blaireau



Tour de cou en mousseline de soie noire en dentelle.



Sortie de théâtre garnie de fourrures.

d'Amérique, dont le pelage est marron clair à la base, marron foncé au milieu et blanc à l'extrémité.

Nos manteaux, mantelets, jaquettes et redingotes, vont être couverts de fourrure, c'est-à-dire qu'on en verra partout.

Sur les redingotes toujours élégantes et bien portées on mettra la fourrure en grand collet avec bandes rejoignant le bas du vêtement. Les bandes auront environ 3 pouces de largeur ; le col suivra la mode et se fera à godets. On voit des jaquettes à empiècement d'astrakan ou de mort-né, d'autres avec collet ajusté ou plastron remplaçant la chemisette. Ce qui ne perd jamais ses droits, c'est la jaquette entièrement en fourrures, avec col châle d'une autre pelleterie.

Les manchons ne sont ni trop grands ni minuscules comme autrefois. On en fait en pelage gris à longs poils, en fourrure blanche, à côté des pelleteries classiques comme l'astrakan ou la martre.

Le grand avantage des belles pelleteries, c'est qu'elles s'accroissent à toutes les toilettes et se portent avec tout.

De plus, la fourrure s'emploie en garnitures pour les chapeaux et les vêtements, auxquels elle donne un grand cachet de distinction.

EXPLICATIONS DES GRAVURES

Sortie de théâtre garnie de fourrures.— Cette sorte de rotonde a un empiècement brodé auquel on adapte le corps du manteau. On encadre les côtés du devant et on en garnit également le col qui peut se rabattre à volonté. On double ce vêtement de soie ou de polonoise et on le confectionne en lainage ou en soie à côtes.

Tour de cou en mousseline de soie noire et dentelle.— Le biais d'étoffe formant col est recouvert d'un ruché de mousseline, avec gros nœud derrière. Devant les pattes en mousseline sont garnies de volants de dentelle blanche, froncés et cousus à couture renversée. Ce modèle peut se faire en crêpe de Chine de toutes les teintes.

Feuilleton du PASSE-TEMPS

LE DRAME

—DE—

L'HOTEL DE BOURGOGNE

DEUXIÈME PARTIE

I

(Suite)

Et, chancelant, Duprat prit son chapeau, remarqua le journal "La Fraternité" que Labanère avait oublié sur son fauteuil, le froissa d'une main fiévreuse, le jeta dehors, déboutonna le col de sa chemise pour ne pas étouffer et, s'étant dirigé à pas incertains vers sa chambre, il ouvrit la porte, puis la referma violemment sans rien dire.

—Ah ! mon Dieu ! ah ! mon Dieu ! sanglota Miquèle en retombant sur sa chaise.

Et, très désespérée, elle ferma la croisée, pour ne plus voir, là-bas, le fourmillement de plus en plus dense de la foule noire autour de l'horrible cohue rouge.

II

Aucun bruit dans la villa Miquèle.

Madelec, l'ancien matelot sourd-muet dont Duprat avait fait son domestique, était sorti comme tous les dimanches, dans la salle à manger, "Loro," le perroquet, grave ainsi qu'un président de cour, sommeillait lourdement, sans une parole, comme s'il avait su que le dimanche on se repose. Et Miquèle, seule dans ce silence, se trouva fort malheureuse, en pensant que tout ce qui était jeune ou vieux, riche ou pauvre, s'amusait plus qu'elle en ce moment-là.

—As-tu besoin de quelque chose, papa ?
—Non. Laisse moi.

Duprat était couché, tout habillé sur son lit, les yeux au plafond.

Miquèle décrocha une jumelle marine pendue au mur et s'en alla sur la pointe des pieds.

Il faisait chaud dehors. Le soleil, couvé de temps en temps par de gros nuages orangeux, sortait de là dedans comme d'un four, plus flamboyant et plus vif. Au loin, vers Bordeaux, des vitrages, sur des toitures, luisaient par-ci par-là, aveuglants et après, ainsi que des diamants perdus dans une plaine de pierre.

Miquèle ouvrit la croisée, et regarda le chantier de constructions maritimes, avec sa lorgnette.

Elle vit très bien. Elle croyait l'avoir là, à la portée de la main, l'effroyable vaisseau sans mâts. Et tout autour, et dessus et dessous, innombrable et sombre comme une poussière de charbon répandue là, le monde grouillait, faisant un vague bruit de ruche qu'on percevait en tendant l'oreille. Il y en avait partout, des curieux et des curieuses, sur les arbres voisins, sur les quais,

sur les toits. A côté de la "Dordogne," un autre navire en construction, dont on voyait l'énorme ossature brune, semblable à quelque squelette de poisson géant échoué là, avait tous ses échafaudages couverts de foule. Il y en avait des grappes sur des poutres, à des hauteurs vertigineuses. Et, le long des échelles raides, presque verticales, des personnes grimpaient, à la queue leu-leu, pas plus grosses que des points noirs, et ayant l'aspect de ces petits insectes qu'on voit quelquefois, lorsqu'on se couche dans l'herbe, monter le long d'un jonc ou d'un pied de fenouil.

Et la Garonne coulait, éblouissante, plus belle et plus fière encore que les autres jours, comme si elle s'était parée pour recevoir ce beau navire vierge. Sur elle, ainsi que des bijoux éclatants plaqués avec art, des embarcations flottaient, pavoisées de couleurs vives. En face de la "Dordogne" un aviso pimpant, tout fleuri de drapeaux tricolores dont le vent brouillait les couleurs, semblait attendre la descente du monstre rouge ; et l'on devinait, aux petits éclairs jaunes qui partaient de là, que des fanfares joyeuses comme des saluts de bienvenue allaient éclater, quand la carène triomphale, vibrante et majestueuse, tous ses drapeaux déployés, glisseraient solennellement vers le large fleuve, au milieu des frénétiques applaudissements de la foule.

Alors Miquèle grinça des dents avec rage.

Penser que si ce M. Labanère n'était pas venu, une heure auparavant, elle serait là, elle aussi, sur cet aviso, au milieu des drapeaux et des fleurs, et qu'elle verrait arriver cette quille glissante de transport, et qu'elle entendrait ces fanfares, et qu'elle mêlerait sa voix à ces bravos.

—Oh ! cela exaspère ! cria-t-elle en criant son poing sur l'embrasure de la fenêtre. En effet, ça ne peut être que ce personnage qui a causé l'indisposition de papa !

Et Miquèle demeura pensive, en se demandant pourquoi la vue de ce Labanère avait produit une si grande impression sur son père.

Au loin, tout à coup, de grands cris retentirent, suivis d'un brusque martellement. C'était un long : "ho-o-op !" chanté par cent voix, puis un bruit violent de marteaux, retombant ensemble et en mesure sur quelque chose de sonore.

Tout cela provenait de la "Dordogne." Les ouvriers, à l'approche de la marée, se mettaient à taper en cadence sur les parties inférieures de la quille, pour la détacher du dernier lien, ainsi qu'un gigantesque placenta, retenait le baïsseau à la terre.

Miquèle regarda, les yeux dilatés et envieux. Dans le sentier, des couples attardés couraient, dégringolant vers la rivière.

—Oui, c'est lui, réfléchissait Miquèle, ce ne peut être que lui, la cause de tout cela !

Un navire montait, remorqué doucement par un bateau ; c'était un trois-mâts aux voiles grises. Il passa au milieu des embarcations en ternissant la nappe claire de l'eau.

—Et penser qu'il est de la fête, lui ! qu'il voit, qu'il s'amuse, qu'il est heureux, qu'il est peut-être admiré par des imbéciles qui le regardent prendre des notes !

Et Miquèle pleura de dépit, en poussant du pied le fauteuil sur lequel Victor s'était assis.

Trois heures sonnèrent au coucou de la salle à manger. Là-bas, les coups de marteau s'abattaient toujours, ébranlant l'atmosphère comme des décharges d'artillerie.

Et Miquèle, les yeux rougis et brouillés de larmes, se demanda comment elle pourrait se venger de cet homme qui lui avait fait perdre sa journée de bonheur.

Elle rêva des choses impossibles : un accident arrivé sur la rivière, Victor Labanère tombant à l'eau et excitant la risée des gens ; ou bien encore une poutre s'abattant sur sa tête et lui aplatisant le chapeau. Et elle lança un franc éclat de rire, tout à coup, se figurant, avec sa fertile imagination de fille perverse, que toutes ces catastrophes étaient arrivées.

Mais elle poussa un petit cri.

Un nuage s'élevait à ras de terre. Vite, elle braqu sa lorgnette.

Elle ne vit rien. Rien que du gris. Et une vague flamme tout en bas.

—Ah ! mon Dieu !

...Et il y eut un long bruit étrange, après lequel, soudain, l'hymne national éclata sur un rythme d'allégresse, lancé vers les cieux par d'invisibles musiques.

C'était fait.

La fumée produite par le frottement, se dissipa, et, au bout de sa lorgnette, Miquèle vit éclorre, dans une brume triomphale, le grand navire rouge qui se balançait sur l'eau.

—Mon Dieu ! c'est fini ! cria Miquèle alarmée.

Et elle se mit à sangloter comme une enfant, en songeant qu'elle n'avait même pas pu voir de loin.

Elle se redressa, les yeux gonflés, la face mauvaïse, l'haleine sifflante.

—Ah ! il me le payera ! menaçait-elle, avec un geste tragique qui fit craquer son corsage de satin.

Et, marchant à grands pas, comme un gendarme d'opéra-comique, elle entra dans la chambre ne son père.

Duprat ne dormait pas. Etendu sur le dos, il regardait toujours le plafond.

La vue de sa fille lui fit du bien.

—C'est toi ? demanda-t-il d'un ton presque joyeux. Viens m'embrasser !

Miquèle s'approcha du lit et montra sa grosse figure d'enfant boudeur.

—Tu m'en veux beaucoup, dis ? demanda le père avec tendresse.

—Non, papa, puisque tu étais malade.

—Oui, c'est vrai, je l'étais.

Duprat se releva.

—Sapristi ! quel idiot, ce jeune homme ! machonna-t-il avec intention.

—Certainement oui ! approuva Miquèle. Et quel orgueilleux ensuite !

Duprat fut charmé de voir ces sentiments exprimés par la bouche de sa fille.

—Et quel comédien ! reprit Duprat. Même quand il t'a ramassée là-bas, sous la locomotive, on aurait dit qu'il jouait un opéra !

—C'est pour se faire remarquer qu'il m'a sauvée !

—N'est-ce pas qu'il est affreux ?

—Oh ! d'abord, il a un nez... éclata Miquèle avec un gros rire.

Duprat embrassa sa fille pour ces bonnes paroles.

—Et puis, vois-tu... continua-t-il d'une voix grave.

—Eh bien !

—Je ne me ferais pas à lui. Il a un air...

—Tu trouves ?

—Oui. Et puis ces fouilles que la justice a cru devoir faire dans sa chambre...

Duprat s'interrompit. Ses lèvres tremblaient. Il regarda la jeune fille du coin de l'œil, comme si les paroles qu'il venait de prononcer avaient été préméditées, et devait commencer l'exécution de quelque plan nouveau, mûrement réfléchi.

Miquèle recula avec horreur.

—Alors, tu crois vraiment?... demanda-t-elle d'une voix sourde.

—Je n'ai rien dit ? se récria Duprat qui ne se sentait plus la force de poursuivre.

Et, voyant Miquèle ouvrir de grands yeux épouvantés, qui semblaient réfléchir les soupçons éclos subitement dans son cerveau, il tressaillit de joie et rendit grâce à Dieu, mentalement, comme si sa fille était sauvée d'un danger effroyable qui la menaçait.

—Allons, ne pensons plus à lui ! dit Duprat en guise de conclusion.

Et, comme Miquèle ne comprenait pas bien pourquoi on lui faisait ces recommandations :

—Tu sais, je suis guéri. Nous irons à la fête, ce soir !

—A la fête du jardin public ?

—Oui.

Miquèle poussa un cri de plaisir et sauta comme une petite folle.

—Là ! c'est oublié, la bouderie de tout à l'heure ?

—Oh ! papa !... Regarde : ça ne paraît plus ! dit la jeune fille en montrant son visage épanoui de bonheur.

Et cela ne paraissait plus en effet. Duprat ne vit que les deux lèvres rouges, et le menton menu, et les joues pleines de fossettes, et les larges yeux noirs enfin, ces deux yeux de fillette de jour en jour plus profonds et plus mystérieux, ces deux larges yeux noirs qui devenaient des yeux de femme.

II

Le crépuscule s'achevait.

Duprat, Miquèle et Madelec prirent le bateau, après un dîner lestement mangé.

La fête qui devait avoir lieu, ce soir, au Jardin public, était organisée par les colonies béarnaise et landaise, au bénéfice d'un camarade : un pompier de la ville tué dans un incendie et laissant quatre orphelins sans ressources. Le capitaine Duprat, étant le personnage le plus considérable de l'une

de ces colonies à Bordeaux, avait dû accepter la présidence de cette fête.

Le bateau était plein. Il faisait bon. Les hautes collines de Lormont et de Cenon étaient déjà toutes noires, et semblaient deux longues bavures d'encre sur le fond clair du ciel, tandis qu'à l'occident, éclaboussé par la chute sanglante du soleil, de petits nuages d'un rouge sombre s'éparpillaient, comme des lambeaux du grand astre tombé.

Duprat et sa fille prirent place sur le pont. Madelec, philosophiquement, se promena de long en large, en regardant les femmes d'un œil familier de bête gloutonne.

Il y avait beaucoup de couple amoureux ; d'amoureux qui se serraient l'un contre l'autre en se regardant dans les yeux, et qui s'en revenaient à la ville avec une bonne odeur de campagne.

On passa devant la "Dordogne," immobile sur l'eau. Elle avait un air drôle sans mâts. On aurait dit une longue maison flottante avec de petites fenêtres très hautes, sans une porte. Et tous les navires paraissaient petits alentour, écrasés par cette lourde carène de 8.000 tonneaux.

Miquèle ne regardait par la "Dordogne."

Il y avait à côté d'elle, sur le bateau, une jeune fille qui l'intéressait davantage. Cette jeune fille avait un bras à sa taille, en guise de ceinture ; un bras d'homme ! Et Miquèle regardait cette taille et ce bras avec un trouble inexprimable. Une fois ce bras s'était trompé. Il avait pris la main de Miquèle en croyant prendre la main de la voisine, et la fille du capitaine avait senti un grand frisson sur tout son corps, au contact de cette main.

Les étoiles pointaient. La Garonne avait des coins tout roses. On aurait voulu chanter, ou pleurer peut-être. Et le voyage fut très rapide. Miquèle trouva qu'on arrivait trop vite.

Et c'est avec regret qu'elle vit apparaître les colonnes rostrales des Quinconces, et la forêt de mâts qui surgissaient du fleuve, devant la Bourse et la Douane.

On débarqua. Le bras voisin ne quitta pas la taille voisine ; et Miquèle les vit disparaître étroitement unis, tandis que son père lui offrait son bras à elle, en recommandant de faire attention aux marches.

Miquèle le prit ce bras. Mais elle ne se serra pas contre lui, comme avait fait la voisine contre le bras du voisin, en arrivant à ce même endroit.

Un marchand de journaux stationnait sur le débarcadère :

—Le "Petit Bordeaux" ! Demandez les nouvelles révélations sur le crime de l'hôtel de Bourgogne ! Cinq centimes.

Duprat sentit flageoler ses jambes. Il acheta le journal et s'arrêta sous un bec de gaz.

—Est-ce que l'assassin est connu, dis papa ?

—Je... ne sais pas, je ne peux pas lire.

Il chiffonnait la feuille d'une main fébrile, regardant, cherchant, ayant peur de trouver.

—Donne-moi ! veux-tu ?

—Tu ne pourrais pas !

—Oh ! certainement si ! Tu vas voir.

Sans attendre le consentement de son père, Miquèle s'empara du journal, lut le titre des faits divers et trouva :

"Le Mystère de l'hôtel de Bourgogne".

—A l'heure où nous mettons sous presse, on nous assure que l'auteur de l'horrible assassinat commis, il y a deux semaines, à l'hôtel de Bourgogne, est enfin découvert. Les bruits qui circulent à ce propos sont tellement graves que nous voulons attendre à demain afin de pouvoir les contrôler."

Miquèle fut très heureuse.

—Nous achèterons le "Petit Bordeaux," demain, pas ? demanda-t-elle.

Et Duprat, sa fille au bras, se dirigea lentement vers le Jardin public, par les quais et les Quinconces.

Tout à coup Miquèle dit :

—Quand on le guillotiner, tu m'emmèneras voir, dis ?

Duprat la regarda avec épouvante.

—Est-ce que tu es malade ? interrogea la jeune fille d'un ton câlin. Il ne faut pas ! Donne, que je te guérisse !

Machinalement, Duprat donna sa joue. Et Miquèle, en l'embrassant, sentit que les méchocères de son père tremblaient.

Derrière eux, Madelec se traînait les jambes engourdies de paresse. Et toujours le sourd-muet regardait naïvement passer les jolies femmes.

La soirée était douce. On aimait contempler le ciel en marchant au bras de quelqu'un.

Lorsqu'on arriva devant la grille du Jardin public, Miquèle poussa un cri de ravissement.

Elle était toute criblée de lumières, cette grille. Un long cordon de gaz rectiligne l'illuminait d'un bout à l'autre, et les trois portes du Jardin, entourées de verres de couleur, surmontées de palmes de feu, faisaient trois cadres fantastiques, par lesquels la foule s'engouffrait comme une cohue de grand tableau d'histoire.

On entra. Des personnes, installées aux portes pour recevoir les billets, serrèrent la main de Duprat, en donnant des détails sur l'organisation de la fête.

Le Jardin aussi arracha des cris d'admiration à Miquèle. Les arbres hauts et larges, armés de branches bizarres comme de grands bras difformes, portaient des grappes éblouissantes de lanternes vénitienes. Et, à les voir, on était tenté de se hausser sur les pieds et de les cueillir, ces belles lumières rondes, et de les porter à la bouche, comme si elles avaient été de gros fruits mûrs à l'incarnat appétissant.

Le monde à l'intérieur était clairsemé encore. Mais on distinguait des amoureux. toujours des amoureux, marchant à pas égaux, en se serrant l'un contre l'autre, et allant se perdre volontiers derrière les massifs. Et Miquèle sentit son cœur sauter dans sa poitrine, à la vue de ces couples amis des ténèbres.

(A continuer.)

PROFESSEURS DE MUSIQUE

Guillaume Couture, 58 Université.
 W. Davignon, 1180 St-Denis.
 Mme V. Defoy, 147a St-Hubert.
 A. P. V. Delfosse, 186 Ste-Elisabeth.
 Mlle F. Drummond, 57 St-Hypolite.
 Dominique Ducharme, 153 Bleury.
 J. A. Duquette, 433 Dorchester.
 Achille Fortier, 742 1/2 Sherbrooke.
 Paul Wiillard, 29 Bishop.
 Arthur Letondal, 2241 Ste-Catherine.
 Charles Reichling, 2319 Ste-Catherine
 I. Silverstone, 37 Hutchison
 E. Van Loock, 239 Wolfe.
 E. Archambault, 221 Berri.
 Hubert A. Baker, 51 City Councillors.
 A. Béique, 62 St-Denis.
 Mme A. Breton, 310 Dorchester
 Mlle Alice Cardinal, 152 Murray.
 Aug. Charbonnier, 584 Amherst
 Edw. Clarke, 1410 Ontario.
 Mlle Sarah Coté, 35 Hudon.
 Mlle Alphonsine Delisle, 3263 Notre-Dame
 William Bohrer, 28 McKay

Piano

Arthur Pepin, 1998 Ste-Catherine.
 Mme J. B. Côté, 225 Drolet.
 Mme Clark, 6 Desjardins, Maisonneuve.
 Mlle Millar, 729 Sherbrooke.
 Mlle Marguerite Sym. 6 Buckingham.
 Arthur Deschamps, 267 rue Fullum,
 Montréal

Violon

Achille Lejeune, 480 Craig.
 J. Herbert Marceau, 138 Peel.
 Albert Renaud, 28 rue Napoléon, Ste-Cunégonde.
 J. J. Goulet, 29 Av. du Collège McGill.
 F. Jehin-Prume 64 Av. Collège McGill.

Chant

Mme P. Larcher, 1356 Ontario, Montréal
 Mlle Leriche, 1924 Ste-Catherine.

Guitare et Mandoline

Mlle Tétreault, 255 St-Hubert.
 A. C. Lachance, 325 Dorchester.
 W. Sullivan, 44 1/2 Aylmer.

Flute et Piccolo

François Boucher, 675 Berri.
 C. Maggio, 146 Montcalm.
 Ulric Gingras, 353 Berri

Clarinette

Jacques Van Poucke, 221 Craig.

Cornet

Louis Van Poucke, 221 Craig.

UNE LEÇON DE MUSIQUE

A CHAQUE NUMERO

PREMIERE PARTIE

NOTIONS PRELIMINAIRES

XVI.—GAMME

Une série de huit notes disposées dans l'ordre naturel des sons constitue ce qu'on appelle la *gamme*.

On dit que la gamme est *ascendante* ou *montante* quand les notes vont de grave à l'aigu.

Elle est *descendante* quand les notes vont de l'aigu au grave.

La gamme qui commence par *do* et qui finit par *do* s'appelle *gamme majeure de do* ou *gamme de do majeur*.

Gamme de do majeur

GAMME ASCENDANTE



GAMME DESCENDANTE



Chantez la gamme ascendante d'abord et la gamme descendante ensuite ; répétez-les jusqu'à parfaite exécution.

EXERCICE ORAL.—Qu'est-ce que la *gamme*?—Quand la gamme est-elle ascendante ; quand est-elle descendante?—Comment appelle-t-on la gamme qui commence et qui finit par *do*?

EXERCICE ECRIT.—Copier la gamme en *do* (ascendante et montante).

Viola

D. McKercher, 223 Amherst.

Trombone et Euphonium

J. B. Renaud, 173 Visitation, Montréal

Musique pour bals et soirees

Orchestre Ratto Frère, 55 St-Louis.
 Orchestre Blasi, 147 Sanguinet.
 Orchestre Harmonie, 149 Dorchester.

Fanfares

Fanfare Ste-Elisabeth, 1114 St-Antoine,
 St-Henri.
 Fanfare de la Côte St-Paul, 1114 St-Antoine, St-Henri.

Imprimeur de Musique

Jos. E. Belair, 1613 Notre-Dame

Accordeurs de Pianos

Chs. E. Beaudry, 412 Dorchester.
 Geo. Cregan, 29 Ave. Collège McGill.

Esclime

Ecole gymnastique de Montréal, 1511
 Notre-Dame.
 La salle de la Garde indépendante de
 Salaberry, 85 St-Jacques, professeur
 M. D'Hincourt.

CHS. LAVALLEE

Successeur de Lavallée & Fils

INSTRUMENTS DE MUSIQUE*Aussi un assortiment complet de*

Fournitures pour Instruments de Musique

Réparations de toutes sortes exécutées sous un court délai et à bas prix. Instruments à Corde, une spécialité. Violons faits à ordre

35 - COTE ST-LAMBERT - 35

7-6m

G. N. MANSEAU

Imprimeur

Ouvrages de Ville**FACTUMS, PAMPHLETS**

BLANCS de TOUTES SORTES

Faits sous court délai et à des prix très réduits

26 STE-ELISABETH

MONTREAL

IMPRIMERIE

— DE —

MUSIQUE

Impressions de Musique

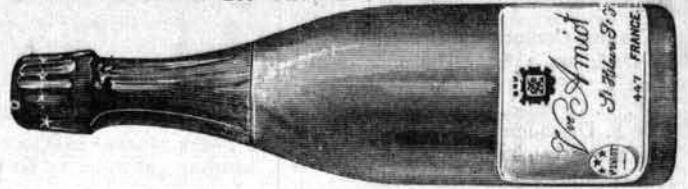
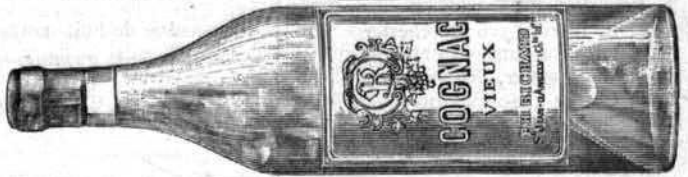
En GRAVURE et TYPOGRAPHIE

Exécutées à court délai et à bas prix

J. E. BELAIR

1613 rue Notre-Dame

MONTREAL

SEULS AGENTS AU CANADA
LAPORTE MARTIN & CIE.
Montreal
72 à 78 RUE ST-PIERREChampagne Vve Amiot, en Bouteilles et ¹/₂ Bouteilles
EN VENTE PARTOUTQUALITE SUPERIEURE, SEC ET EXTRA-SEC
ESSAYEZ-LE!**COGNAC P. RICHARD**
Garanti pur a l'Analyse **V.O. - V.S.O. - V.S.O.P.**

Ce cognac est en vente partout, et est reconnu supérieur par les connaisseurs

ESSAYEZ-LE!**PRIMES**

L'ADMINISTRATION DU "PASSE-TEMPS"

Ne voulant rien négliger pour satisfaire le public, a conclu les arrangements nécessaires pour offrir à ses lecteurs une PRIME vraiment extraordinaire. Nous nous sommes procurés plusieurs milliers de copies des morceaux d'opéra, dont voici la liste :

1. LA FILLE DU TAMBOUR-MAJOR—Le fruit défendu (chant et piano)
2. CARMEN—L'amour est enfant de Bohème
3. LE JOUR ET LA NUIT—Ce qu'on appelle aimer
4. LE CŒUR ET LA MAIN—Chanson du casque
5. LE GRAND MOGOL—Chanson du Kiri-Kiribi
6. LES CLOCHES DE CORNEVILLE—La légende des cloches
7. LES 28 JOURS DE CLAIRETTE—Attention ! ma petit' cocotte
8. GILLETTE DE NARBONNE—Souvenirs des jeunes ans
9. LA BELLE HÉLÈNE—Un mari sage
10. LES CLOCHES DE CORNEVILLE—Chanson du Cidre

Tous ces morceaux sont vendus 10 cts. chez les marchands de musique



Nous enverrons toute la collection (10 morceaux) aux personnes qui nous feront tenir le brix d'un an d'abonnement

LE PASSE-TEMPS26 Ste-Elisabeth
MONTREAL